

4. Lire une nouvelle

↳ *Hypothèses de lecture, chronologie bouleversée, rythme du récit*

Texte intégral

1^{re} partie

Anthony Horowitz
(né en 1957) est
un écrivain anglais.
Il écrit des romans
policiers et
fantastiques pour
la littérature jeunesse :
L'Île du Crâne,
Le Faucon malté...

Peur

Gary Wilson était perdu. Il avait chaud, il était fatigué, il était en colère. Il avançait à marche forcée à travers un champ qui ressemblait très exactement à celui d'où il venait et à celui qu'il apercevait devant lui. Il maudit la campagne, il maudit sa grand-mère qui habitait la campagne, et surtout il maudit sa mère de l'avoir arraché à leur confortable maison de Londres et propulsé dans cet endroit. Une fois rentré à la maison, il lui ferait payer cher, ça c'était sûr. Mais où était la maison ? Comment s'était-il débrouillé pour se perdre ?

Il fit halte pour la énième fois afin d'essayer de se repérer. Si au moins il y avait eu une colline, il aurait pu monter au sommet et tenter d'apercevoir le cottage rose de sa grand-mère. Mais on était dans le Suffolk, la région la plus plate d'Angleterre, où les petites routes se dissimulent derrière des petits prés, où l'horizon est toujours plus loin qu'il n'en a l'air.

À quinze ans, Gary était grand pour son âge. Il affichait en permanence la mine renfrognée et le regard féroce des petits durs de collège qui ont fait leurs preuves. Il n'était pas solidement bâti, il était même plutôt mince, mais il avait des bras longs, des poings solides, et il savait s'en servir. Peut-être était-ce ce qui le mettait tellement en rage en ce moment ? Gary aimait contrôler la situation. Il savait se débrouiller seul. Si on l'avait aperçu maintenant, trébuchant dans un champ désert au milieu de nulle part, on se serait moqué de lui. Et bien sûr il aurait dû se venger des rieurs.

Personne ne riait de Gary Wilson. Ni de son physique, ni de sa place en classe (toujours dernier), ni de l'acné qui avait récemment explosé sur son visage. En général les gens l'évitaient – ce qui lui convenait très bien. Il aimait s'attaquer aux autres enfants, leur piquer l'argent de la cantine ou déchirer les pages de leurs livres. Mais il prenait surtout plaisir à les terroriser. Il aimait ce qu'il voyait alors dans leurs yeux. La peur. Gary adorait ça.

Arrivé à peu près au premier quart du champ, son pied s'enfonça dans un trou d'eau et il bascula en avant, les bras écartés. Il parvint à éviter la chute, mais sa cheville se tordit et une violente douleur lui parcourut la jambe. Il jura en silence, lâchant les cinq lettres qui indisposaient toujours sa mère et la faisaient se tortiller nerveusement sur sa chaise. Elle avait depuis longtemps renoncé à lui interdire les gros mots. Gary était aussi grand qu'elle et il savait que, à sa manière calme et tranquille, elle aussi avait peur de lui. Parfois elle tentait de le raisonner, mais l'époque où elle lui imposait d'obéir était révolue depuis longtemps.

Il était son unique enfant. Son mari, Edward Wilson, avait travaillé



40 dans une agence bancaire jusqu'au jour où, subitement, il était tombé raide mort. Il tenait encore son tampon dateur dans la main quand ses collègues l'avaient découvert. Gary ne s'était jamais entendu avec son père et n'avait guère été affecté par sa disparition, surtout quand il avait compris que c'était lui, désormais, l'homme de la maison.

45 La maison en question faisait partie d'une rangée de pavillons mitoyens, avec deux pièces en bas et deux chambres à l'étage, dans le quartier de Notting Hill Gate. Grâce à la police d'assurance et à la petite pension versée par la banque, Jane Wilson avait pu la conserver. Néanmoins elle avait dû se remettre à travailler pour assurer leur subsistance. Inutile de préciser lequel des deux coûtait le plus cher.



Pour commencer

1. Pour vous, qu'est-ce que le fantastique ? Selon vous, quels phénomènes, quels personnages, quels lieux appartiennent à ce domaine ?

1^{re} partie : découvrir le héros

2. Qui est le personnage principal ?

3. Quelles informations son portrait donne-t-il sur son physique, sa situation familiale, ses relations avec les autres ?

4. Où se trouve le personnage au moment où commence l'histoire ? Quelle est sa situation ?

5. Quels sentiments cette situation suscite-t-elle chez ce personnage ?

6. Ce personnage vous semble-t-il sympathique ou antipathique ? Selon vous, sa situation va-t-elle s'améliorer ou empirer ?

2^e partie

50 **P**as question de vacances à l'étranger. Gary eut beau gémir et se plaindre, Jane Wilson n'avait pu économiser assez d'argent. Mais la mère de Jane vivait dans une ferme du Suffolk et, deux fois par an, en été et à Noël, ils allaient en train à Pye Hall, tout près du petit village d'Earl Soham. Le trajet durait deux heures.

55 C'était un endroit magnifique. Un chemin de terre partant de la grande route longeait une allée de peupliers, une ferme d'époque victorienne, puis arrivait devant une trouée dans la haie. La route semblait s'arrêter là, mais en réalité elle bifurquait et continuait jusqu'à un petit cottage de guingois¹, peint d'un rose tendre typique du Suffolk, au milieu d'un pré parsemé de marguerites.

1. De guingois : de travers.

60 – N'est-ce pas ravissant ? avait dit la mère de Gary en descendant du taxi qui les avait amenés de la gare.

Un couple de corbeaux les survola et alla se poser dans un champ voisin.

65 Gary avait fait une moue dédaigneuse.
– Pye Hall, avait repris sa mère en soupirant. J'ai été tellement heureuse, ici, autrefois.

Mais où, ici ?

Où était Pye Hall ?

70 En traversant ce qui était – il s'en apercevait maintenant – un champ gigantesque, Gary grimaçait de douleur à chaque pas. De plus, il commençait à ressentir les premiers picotements de... quelque chose. Il n'avait pas véritablement peur. Il était trop en colère pour cela. Mais il se demandait jusqu'où il devrait marcher avant de savoir où il se trouvait. Et jusqu'où il pourrait marcher. Il chassa vigoureusement de la main une mouche qui le harcelait et continua d'avancer.

80 Gary avait laissé sa mère le persuader de venir à Pye Hall, sachant que, s'il renâclait suffisamment, elle se sentirait obligée de lui acheter quelques CD pour l'amadouer. C'était le moins qu'elle puisse faire. Il avait donc passé le voyage, de Liverpool Street à Ipswich, à écouter du rock heavy metal – ce qui l'avait mis d'assez bonne humeur pour donner un rapide baiser sur la joue de sa grand-mère à leur arrivée.

85 – Comme tu as grandi ! s'était exclamée la vieille dame en le regardant se vautrer dans un fauteuil élimé près de la cheminée. Elle disait toujours cela. Ce qu'elle pouvait être ennuyeuse !
90





Ensuite, elle avait regardé sa fille et déclaré :

– Tu as maigri, Jane. Et tu as l’air fatigué. Tu n’as aucune couleur.

– Je vais bien, maman.

⁹⁵ – Non. Je le vois. Tu n’es pas en grande forme. Mais une semaine à la campagne va te remettre sur pied.

Une semaine à la campagne ! En boitillant à travers le champ, assailli par cette affreuse mouche qui lui tournoyait autour de la tête, Gary songeait avec nostalgie aux rues bétonnées, aux arrêts de bus, aux feux
¹⁰⁰ rouges et aux hamburgers. Enfin il atteignit la haie qui séparait le champ du champ voisin, et il tendit les bras pour écarter les feuillages à mains nues. Il vit trop tard les orties qui s’y cachaient. Il poussa un cri et porta les mains à ses lèvres. Un chapelet de cloques blanches apparut sur ses paumes et entre ses doigts.

¹⁰⁵ Qu’y avait-il de si grandiose dans la campagne ?

Sa grand-mère ne cessait de vanter le calme, le bon air, toutes ces idioties habituelles que débitent les gens qui ne reconnaîtraient même pas un zèbre s’ils en croisaient un. Des gens qui n’avaient pas de vie. Les fleurs, les arbres, les oiseaux, les abeilles... Berk !

¹¹⁰ – Tout est différent à la campagne, affirmait la grand-mère de Gary. Tu vis au rythme des saisons. Tu ne te sens pas bousculé par le temps qui passe. Tu peux imaginer ce qu’était la vie avant que l’homme gâte tout avec son tintamarre et ses machines. À la campagne, tu peux encore sentir la magie des choses. Le pouvoir de Mère Nature. Il est tout autour de toi. Vivant.
¹¹⁵ En attente...

Gary avait écouté la vieille dame en ricanant. Visiblement elle devenait sénile. Il n’y avait aucune magie dans la campagne, seulement des journées qui s’étiraient interminablement et des soirées où il n’y avait rien à faire. Mère Nature ? Elle était bien bonne, celle-là. Même si la brave vieille Mère
¹²⁰ Nature avait existé – ce qui était peu probable –, il y avait longtemps qu’elle avait été éliminée par les villes et enterrée sous des kilomètres d’autoroutes. Ah... rouler sur l’autoroute à 150 à l’heure, le toit ouvert et le lecteur CD à plein volume ! Pour Gary, c’était ça la vraie magie.

2^e partie : Gary et sa famille

7. Dans cet extrait, comment Gary se comporte-t-il avec sa mère et sa grand-mère ?

8. Par quelles paroles la grand-mère accueille-t-elle sa fille ? Comment expliquez-vous l’état de Jane ?

9. La description de Pye Hall est-elle positive ou négative ?

10. Quels personnages partagent cette vision ? Quels termes vous l’indiquent ?

11. Que représente la campagne pour Gary ? À quel idéal l’oppose-t-il ?

12. Quels inconforts physiques gênent Gary ? Quels en sont les responsables ?

13. Quel trouble ressent-il ? Comment son état d’esprit se modifie-t-il ?

14. Gary est-il en opposition ou en harmonie avec la nature ? Que suggère l’expression « Mère Nature » ?

3^e partie

Après quelques jours passés à traîner autour de la maison, il s'était
125 laissé convaincre par sa grand-mère d'aller se promener. En réalité,
les deux femmes l'ennuyaient mortellement et, loin d'elles, il pourrait
fumer une ou deux cigarettes du paquet qu'il avait acheté avec l'argent
volé à sa mère.

– Suis bien les sentiers, Gary, lui avait recommandé Jane.

130 – Et n'oublie pas le code de la campagne, avait ajouté sa grand-mère.

Gary connaissait parfaitement le code de la campagne. En s'éloignant
de Pye Hall, il avait cueilli des fleurs sauvages et les avait réduites en miettes.
Il avait délibérément laissé une barrière ouverte, souriant d'avance à la
pensée des animaux parqués qui s'égailleraient sur la route. Il avait bu un
135 Coca et jeté la boîte écrasée au milieu d'un parterre de boutons d'or. Il
avait à moitié cassé la branche d'un pommier et l'avait laissé pendre au
vent. Il avait fumé une cigarette et jeté le mégot incandescent dans des
herbes hautes.

Et puis, bien entendu, il s'était écarté du sentier. Mais là, il n'avait peut-
140 être pas eu une très bonne idée. Il s'était perdu presque aussitôt. Il était
engagé au milieu d'un champ, piétinant les cultures, lorsqu'il s'était aperçu
que le sol devenait meuble et boueux. Ses pieds s'enfonçaient et l'eau
recouvrait ses chaussures et trempait ses chaussettes. Grimaçant, Gary avait
réfléchi un instant et décidé de rebrousser chemin...

145 Seulement voilà, le chemin qu'il avait emprunté n'était plus là.
Pourtant il aurait dû le voir! Il avait laissé assez de marques de son passage!
Mais non. La branche cassée, la boîte de Coca, les fleurs arrachées, tout
avait disparu. Même ses empreintes de pas étaient invisibles. En fait, Gary
ne reconnaissait rien. C'était vraiment étrange.

150 Et cela remontait à deux heures.

Depuis, les choses avaient empiré. Il avait traversé un petit bois
(sachant pourtant qu'il n'y avait pas de bois alentours de Pye Hall), et il
s'était écorché l'épaule et entaillé la jambe sur des ronces. Un peu plus tard,
il avait déchiré sa veste préférée contre un arbre. C'était un blazer noir
155 et blanc à rayures, qu'il avait volé dans la boutique d'une œuvre de charité
à Notting Hill Gate.

Il était parvenu à sortir du bois, mais ça n'avait pas été facile. Tout
à coup il s'était trouvé devant un cours d'eau qui lui barrait la voie, et le
seul moyen de le franchir était de marcher en équilibre sur une bûche posée
160 au milieu. Il avait failli réussir mais, au dernier moment, la bûche avait
roulé sous ses pieds et il était tombé dans l'eau à la renverse. Il s'était relevé
en crachotant et en jurant. Dix minutes plus tard, il s'était arrêté pour
allumer une autre cigarette, mais le paquet était détrem pé et inutilisable.

Et maintenant...



165 Il poussa un cri quand l'insecte, qu'il avait d'abord pris pour une mouche mais qui était en réalité une guêpe, le piqua dans le cou. Il tira sur le col de son tee-shirt sale et mouillé, et loucha pour essayer de voir les dommages. Du coin de l'œil, il aperçut le bord d'une énorme bour-soufflure rouge. Machinalement, il balança son poids sur son pied blessé
170 et poussa un grognement de douleur. Où donc était Pye Hall? Tout ça, c'était la faute de sa mère. Et de sa grand-mère. C'était elles qui l'avaient encouragé à se promener. Eh bien, elles allaient le payer cher! Elles réfléchiraient peut-être à deux fois avant de louer les beautés de la campagne quand elles verraient leur précieux cottage partir en fumée!

175 C'est alors qu'il l'aperçut. Les murs roses, les cheminées de guingois étaient reconnaissables. Gary avait, sans savoir comment, retrouvé son chemin. Un dernier champ à traverser et il serait à la maison. Avec un sanglot étouffé, il se remit en route. Il y avait une sorte de sentier qui contournait le champ, mais il décida de couper en ligne droite. Le champ
180 venait d'être ensemencé. Tant pis!

Ce champ était encore plus grand que le précédent, et le soleil plus chaud que jamais. Ses pieds s'enfonçaient dans le sol meuble. Il avait l'impression que sa cheville était en feu et, à chaque pas, ses jambes devenaient de plus en plus lourdes. Et la guêpe ne le laissait pas en paix. Elle tour-
185 noyait autour de sa tête, avec un bourdonnement qui lui vrillait les oreilles. Mais il était trop fatigué pour essayer de la chasser. Ses bras pendaient mollement le long de ses flancs. L'odeur de la campagne lui emplissait les narines, riche et profonde. Il en avait des nausées. Voilà dix minutes qu'il marchait ainsi. Peut-être plus. Pourtant Pye Hall ne se rapprochait pas.
190 La maison était floue et miroitait comme un mirage. Il se demanda s'il n'avait pas pris une insolation. Il ne faisait pourtant pas si chaud quand il était parti.

Chaque pas devenait plus pénible. Il avait l'impression que ses pieds essayaient de s'enraciner dans le sol. Il jeta un coup d'œil en arrière (le
195 frottement de son col sur la piqûre de guêpe lui arracha un gémissement), et il constata avec soulagement qu'il avait parcouru la moitié du champ.

Une goutte roula sur sa joue et son menton. Sueur ou larme? Il n'aurait su le dire.

Il était incapable de faire un pas de plus. Un piquet planté dans le sol se dressait devant lui et Gary l'empoigna avec gratitude pour s'y appuyer. Il devait se reposer un petit moment. Le sol était trop mou et humide pour s'y asseoir, aussi préférait-il rester debout se tenant au piquet. Juste quelques minutes. Ensuite, il traverserait la deuxième moitié du champ.

205 Ensuite...

Ensuite...

3^e partie : le traitement du temps dans le récit

15. Quels temps sont employés pour raconter la promenade de Gary? À quel moment se sont passés les autres événements? Quel temps l'indique?

16. Qui dit : « n'oublie pas le code de la campagne »? À quel moment? Par qui ces mots sont-ils repris? À quel moment?

17. Que permettent de repérer ces reprises?

18. Quel adverbe marque la fin des retours en arrière?

19. Entre l'arrivée de Gary à Pye Hall et la promenade, combien de temps s'est-il écoulé? Les événements qui se sont produits dans ce laps de temps sont-ils évoqués?

20. Relevez les indications de temps pour établir une chronologie de la promenade. Quels événements se produisent dans chaque intervalle de temps? Quel moment est raconté avec plus de détails?

21. Au moment où s'interrompt la promenade, que prévoit de faire Gary? Quel temps l'indique? Trouvez, dans cet extrait, un autre exemple d'action à venir.

22. Quelles recommandations les deux femmes ont-elles faites à Gary avant son départ?

23. Gary les a-t-il respectées? Est-ce volontaire ou involontaire?

24. Faites la liste des dégradations et blessures qu'a subies Gary au cours de sa promenade : quelles en sont les causes?

25. Pourquoi l'action s'interrompt-elle brutalement? Qu'a-t-il pu arriver à Gary?

4^e partie

Voyant que le soleil déclinait et que Gary n'était toujours pas de retour, sa grand-mère alerta la gendarmerie. Le gendarme de service nota la description de l'adolescent égaré et, le soir même, ordonna une battue à travers la campagne. Les recherches allaient durer cinq jours. On ne trouva aucune trace de Gary. Les gendarmes pensèrent qu'il était peut-être monté dans une voiture avec un étranger. Peut-être avait-il été enlevé? Mais personne n'avait rien vu.

– C'est comme si la campagne l'avait avalé, fit remarquer un gendarme.

215 Finalement, les forces de l'ordre cessèrent les recherches. Gary assista à leur départ. Il vit sa mère sortir de Pye Hall avec sa valise et monter dans le taxi qui la conduirait à la gare d'Ipswich, d'où elle prendrait le train pour Londres. Il se réjouit qu'elle eût la décence de pleurer, de montrer son chagrin. Mais il ne put s'empêcher de noter qu'elle avait l'air moins
220 fatigué et moins malade qu'à son arrivée.